

THÉÂTRORAMA

C'est une gageure de monter *Don Quichotte*. Tout comme *Macbeth* – et même s'il ne s'agit pas là d'une pièce de théâtre – le roman de Miguel de Cervantès est associé à une légende noire : il serait impossible de l'adapter sur scène comme au cinéma. On se souvient des échecs retentissants d'Orson Welles comme de Terry Gilliam, par exemple. Le metteur en scène Jérémie Le Louët et la troupe des Dramaticules ont décidé de partir – avec humour – d'un constat d'échec avant même de commencer le travail. Ils ont ainsi pu développer leur théâtre fait d'allers-retours entre le réel et l'imaginaire. En quelque sorte, ils ont décidé de tourner par anticipation leur *Lost in La Mancha*. Et c'est très réussi.

Et si c'était cela, finalement, la solution à l'adaptation de ce roman ? L'œuvre de Cervantès ne parle-t-elle pas d'un rêve voué à l'échec ? Ne parle-t-elle pas de faux-semblants, de croyances, de la puissance de l'imaginaire qui se heurte au mur de la vie ? Ne parle-t-elle pas de l'obstination du créateur de fables et du défi qu'il jette à la face de la réalité ?

Jérémie Le Louët a tenté ce pari – risqué, car susceptible d'être taxé de facilité – de se mettre en scène lui-même dans son propre rôle et d'associer la figure du directeur de troupe au héros quichottesque. Le début laisse craindre une certaine complaisance, on ne comprend pas où va cette mise en abyme ni ce qu'elle veut nous dire. On peut craindre parfois que le metteur en scène croit sérieusement à son propre discours, et que *Don Quichotte* menace de lui faire vraiment perdre la raison et la mesure...

DON QUICHOTTE ET DÉMESURE.

Las, c'est compter sans l'intelligence de ce metteur en scène, qui amène toujours l'humour au jusqu'à son point de basculement. Par la puissance et la jubilation du théâtre – pris à bras le corps – il pousse jusqu'au grotesque les tentatives égotiques de s'approprier la légende. Ça parle de l'hybris sans jamais y tomber, ça flirte avec le danger de passer soi-même pour démesuré, mais ça prend en retour la mesure de l'ambition folle qui est celle de faire du théâtre. Et cet amour des possibilités scéniques développées sans relâche nous embarque dans sa magie. Le théâtre est présent dans tout ce qu'il peut avoir à la fois de grandiose et de dérisoire. Le théâtre mais aussi le cinéma.

La vidéo, très présente, surajoute à la démesure des rêves de Don Quichotte. Elle se fait miroir, loupe grossissante ou déformante. Elle joue parfaitement sa partition. Des décors en carton deviennent des paysages espagnols, les scènes de confidences se font érotiques, les acteurs dépenaillés évoluent dans des décors de palais qui rappellent les images de films de cape et d'épée.

La magie opère. Les allers-retours entre le réel et l'imaginaire finissent par nous faire perdre les repères de la fiction et s'estomper les frontières habituelles du réel. Nous voilà dans la tête de ce Don Quichotte, à vivre son expérience et sa folie. Mais ce qui se cache au-delà, c'est un sentiment oublié, un ressenti précieux comme l'or trouvé dans une caverne de pirates. Nous renouons avec le sentiment de l'enfance, de ce temps béni où l'on jouait pour de vrai et où tout était possible. Nous étions alors, insoucians, les héros de notre propre fiction, les redresseurs de tort, les sauveurs du monde, jusqu'à ce que la vie nous apprenne d'autres manières de jouer.